

LES CONTEMPLATIONS.

Un jour, je vis, debout au bord des flots mouvants,
Passer, gonflant ses voiles,
Un rapide navire enveloppé de vents,
De vagues et d'étoiles.

Et j'entendis, penché sur l'abîme des cieux
Que l'autre abîme touche,
Me parler à l'oreille une voix dont mes yeux
Ne voyaient pas la bouche.

— Poète, tu fais bien ! poète au triste front,
Tu rêves près des ondes,
Et tu tires des mers bien des choses qui sont
Sous les vagues profondes.

La mer, c'est le Seigneur, que, misère ou bonheur,
Tout destin montre et nomme ;
Le vent, c'est le Seigneur ; l'astre, c'est le Seigneur ;
Le navire, c'est l'homme.

VICTOR HUGO.

ENTRE M. TARTE ET M. CHAPAI.

(Du Courrier du Canada.)

Nous avons dit que M. Tarte, homme politique et publiciste, n'est, pour parler net, qu'un mauvais farceur.

Mauvais farceur, parce qu'il a la fâcheuse habitude de changer d'opinion comme on change de chemise.

Mauvais farceur, parce qu'il a l'infirmité déplorable d'adorer aujourd'hui ce qu'il brûlait hier, de brûler cette année ce qu'il adorait l'an dernier.

M. Tarte se met en frais de style singulier pour nous répondre, et... il ne nous répond guère.

Il nous apprend des faits extraordinairement intéressants : qu'il est né depuis quarante-trois ans, qu'il lit couramment depuis plus de trente ans, qu'il a toujours aimé les livres, et que, s'il avait plus de talent, il saurait bien des choses ; il nous révèle de plus qu'il n'est pas conseiller législatif, qu'il compte vingt ans révolus de journalisme, qu'il a été député à la législature de sa province et au parlement de son pays, que son époque a été fertile en questions absorbantes, qu'il les a toutes suivies, étudiées, discutées, qu'il a eu des rapports avec les hommes le plus en vue dans la politique et les lettres, dans l'Eglise et l'Etat, qu'il est le plus ancien journaliste français du pays, et, enfin, qu'il serait un rare imbécile si, à travers une aussi remarquable carrière, il n'avait pas fait certains progrès.

Cette page d'autobiographie complaisante et intime nous paraît empreinte d'un charme délicat et émouvant. Nous nous sentons remués d'un attendrissement mélancolique en songeant aux années que M. Tarte a vécues, aux livres qu'il a lus, aux premiers thèmes qu'il a faits, aux hommes et aux choses qu'il a coudoyés. Tout cela, on l'admettra, est d'un intérêt rare et d'un touchant attrait.

Mais, confessons la perversité de notre goût : nous préférerions à cette mise en scène heureuse du personnage illustre, âgé de quarante-trois ans, chevronné de de vingt ans de plume, orné de nombreuses lectures, décoré de plusieurs mandats perdus, et s'estimant le contraire d'un imbécile, qui est le directeur du Canadien, nous préférerions à cette mise en scène un tant soit peu solennelle quelques explications plausibles sur les textes contradictoires de M. Tarte que nous avons cités.

En un mot, nous trouverions plus satisfaisant que M. Tarte nous parlât moins de ses thèmes et plus de ses variations.

Sans fixité, sans fidélité, sans stabilité dans ses convictions, le directeur du Canadien ne peut prétendre à la confiance du public qui assiste depuis dix ans à l'interminable série de ses sauts-de-carpe.

On peut se tromper, faire fausse route quelque temps et s'en apercevoir, reconnaître loyalement son erreur. On peut honorablement et justement, en certaines circonstances, "modifier sa pensée." Mais passer constamment d'une thèse à la thèse opposée, soutenir avec une égale exagération d'arguments et d'expressions le pour et le contre, varier, flotter, tergiverser, ondoyer, se dédire, se contredire, se démentir, au gré du caprice, au gré de la haine, au gré de la rancune, au gré de la cupidité ou de l'ambition, cela n'est ni honorable ni honoré.

Et les hommes qui se livrent à ce jeu de doctrines, d'idées et d'alliances ne doivent pas être surpris s'ils tombent, auprès de l'opinion sérieuse et élevée, dans le plus complet discrédit.

(Du Canadien.)

Je reconnais sans peine n'être pas de cette école politique qui a pour doctrine la soumission aveugle, sans réserve, aux chefs des partis.

La servilité n'est pas dans mon caractère. J'ai différé, sur des questions importantes, avec de mes contemporains politiques et de mes compagnons d'armes. Le hasard a voulu que je me sois généralement attaqué à des puissants. J'ai le défaut d'avoir le courage de mes opinions et de les défendre. J'estime que l'écrivain qui tait ses convictions, quand il les croit justes, est indigne de tenir une plume. Il est plus commode, je le sais, de suivre les gros courants, d'être toujours de l'opinion du plus fort. On est sûr d'être bien en cour et d'arriver au Conseil législatif, à quelque bonne sinécure ou même au ministère. On place sa famille : les frères, les beaux-frères, les cousins, ont leur part du butin. C'est le genre Langevin, le genre Chapais—ce petit genre exquis qui consiste à poser à la vertu, pour les badauds, et à se tailler des rentes dans tous les budgets.

Il est permis de n'avoir pas d'admiration pour cette manière politique, et d'user, au meilleur de sa connaissance, des plaisirs aigus de la liberté de parole, de pensée et d'action. Vous recevez des coups, mais vous en donnez ;—vous êtes vaincu, mais vous préparez la revanche ;—vous suiez, vous peinez, vous vous faites des amis, des ennemis, des partisans, des détracteurs, mais, enfin, vous vous appartenez, votre cerveau est d'accord avec votre cœur. Si peu que vous soiez, vous avez la satisfaction d'être quelqu'un qui jouit de sa volonté.

Chacun son goût : chacun ses mœurs. Je préfère ce rôle militant et souvent périlleux, à la servitude morale et intellectuelle qui fait si bien l'affaire des ministres prévaricateurs, et de ceux qui profitent de leurs prévarications. Tel qui a marché, les yeux fermés, dans le chemin de la discipline chère à M. Chapais, peut un bon jour s'éveiller en présence d'un abominable coquin qui aurait abusé dix ans, vingt ans, de sa charge, pour empiler dans les voutes des institutions étrangères le fruit de ses trahisons officielles.